

Un établissement tardo-antique au bord de la Luynes

Extrait de l'ouvrage Aix en Archéologie

Auteur : Véronique **Rinalducci**

Luynes, RD 7

En 1964, une campagne de photographie aérienne pilotée par Louis Monguilan révélait, dans un champ situé le long de la RD 7, dans le bassin d'un méandre de la Luynes (481), les traces d'un établissement enfoui. Sur les clichés pris à cette occasion, on reconnaissait bien la partie nord d'un bâtiment implanté selon un axe nord-est/sud-ouest, articulé autour d'un mur orienté est/ouest, et composé d'un espace semi-circulaire encadré de deux salles carrées plus modestes (482). Les prospections pédestres entreprises par Jacqueline Soyer, en 1968, puis par Véronique Marco et Florence Mocci, en 1989 ayant relevé très peu de mobilier antique, les interprétations hésitaient entre un temple et un ensemble thermal antique, voire une église médiévale, en raison de la présence d'un bâtiment pourvu d'une abside.

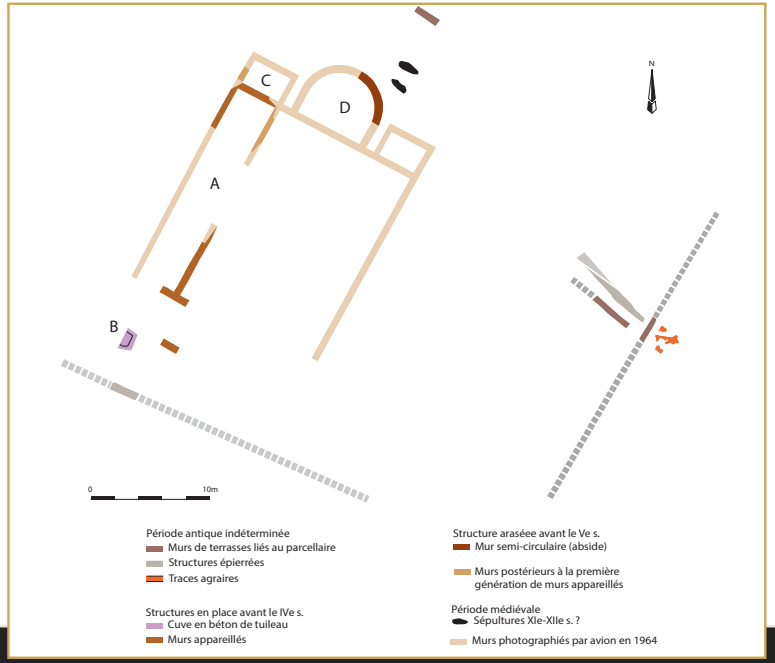
Restés longtemps en sommeil, ces vestiges ont fait l'objet d'investigations archéologiques, en 2006, à la faveur d'un projet de lotissement. Réalisée sous la forme d'un diagnostic, cette opération a mis en évidence l'anthropisation précoce du lieu occupé, dès le Néolithique moyen, par une station que l'établissement antique est venu coiffer.

L'environnement de ce dernier n'est pas totalement inconnu. Installé sur les moyenne et basse terrasses de la Luynes, il se trouve à 60 m à vol d'oiseau de la via Massiliensis, qui reliait Marseille à Aix, dans l'Antiquité. Le tracé de cette route est conservé sous forme de limite parcellaire dans le cadastre napoléonien et correspond, aujourd'hui, au prolongement de la RN 8. On sait d'autre part que, dans le courant du haut Moyen Âge, 400 m plus loin, de l'autre côté de la Luynes, se dressait une église répondant au vocable de Saint-Martin, dont la localisation ainsi que celle de la voie, sont précisées dans deux chartes de l'abbaye Saint-Victor de Marseille. L'orientation de l'établissement antique, ainsi que celle des quelques drains et murs de terrasses disséminés sur l'emprise expertisée, sont dictées par le tracé de cette voie.

Recouvrant une grande partie des éléments repérés en 1964, les vestiges mis au jour, en 2006, se répartissent sur une surface d'environ 450 m² et laissent voir non seulement une organisation plus complexe qu'on le pensait, mais aussi une durée d'occupation marquée par au moins deux périodes correspondant, pour la première, à l'installation de l'établissement à la fin de l'Antiquité et, pour la seconde, à une occupation funéraire du Moyen Âge.



481 Vue des bâtiments enfouis, photographiés par Louis Monguilan, en 1964.



482 Plan des vestiges mis au jour en 2006.

Du bâtiment tardo-antique à l'aire funéraire

Les vestiges dessinent le plan d'un bâtiment de 26 m de longueur par 17,50 m de largeur qui comprend, au nord, une abside qu'encadrent deux petites pièces quadrangulaires, et, au sud-ouest, un vaste espace presque carré (17,50 x 17 m), subdivisé en trois pièces (483) : une salle principale (8,50 m de largeur), centrée sur l'axe de l'abside, et deux autres plus étroites (3,40 m), établies dans la continuité des deux petites salles jumelles septentrionales.
Cette configuration résulte de transformations successives, dont les recherches ont seulement permis de restituer quelques étapes. Mais à considérer la durée d'occupation de cet ensemble, il est vraisemblable que son évolution fut beaucoup plus complexe encore.

Ce bâtiment a connu au moins deux phases d'aménagement. Se rattachent à l'occupation initiale intervenue avant le IVe siècle, la construction de la galerie occidentale (A) avec son mur longitudinal oriental et son retour sud, ainsi qu'une cuve en béton de tuileau quadrangulaire (B), et les murs nord et ouest de la pièce occidentale (C) qui jouxte l'abside (D). La deuxième phase se caractérise par de menus réaménagements tels la construction du mur oriental de cette pièce. Le mur de l'abside fut arasé avant le Ve siècle. L'abandon du bâtiment, marqué par l'accumulation de différents remblais, est daté de la transition des VIe - VIIe siècles grâce à la céramique qui y a été recueillie. Assez homogène, celle-ci est principalement représentée par des fragments d'amphores africaines tardives et orientales, de la céramique commune (mortiers et pots) de Méditerranée orientale, et une urne à deux anses de type égéen.
À l'ouest de cet ensemble bâti, ont été mis au jour un petit fossé et deux drains orientés selon le même axe que lui. Avec les deux murs liés à la terre (murs de terrasse ?) et les traces agraires repérés à l'ouest, ils témoignent des travaux d'assainissement et de l'exploitation des terres environnantes.
C'est un épisode de crues de la Luynes, intervenu dans le courant du haut Moyen Âge, qui est à l'origine de l'abandon du bâtiment antique principal.

Aux XIe-XIIe siècle, le site revêt une fonction funéraire. À proximité immédiate du flanc est de l'abside, ont, en effet, pris place deux sépultures à inhumation, orientées têtes à l'ouest et installées dans des coffres en lauzes. Nous ignorons si l'espace intérieur de l'abside a également renfermé des tombes.



483 La cuve enduite de béton hydraulique.

Alors, église et simple établissement rural ?

Si le plan du bâtiment peut renvoyer à celui d'une église, il n'est pas orienté comme il convient, à savoir est/ouest, et les éléments encadrant l'abside, indépendants de celle-ci, ne forment pas un chevet d'un seul tenant.
À vrai dire, les espaces longilignes peuvent aussi bien évoquer la présence d'un portique que d'un collatéral. L'observation lacunaire en tranchées, n'exclut pas d'autre part la présence de murs transversaux restés en place dans la partie méridionale, et trop enfouis (voire détruits), sous les alluvions de crue pour avoir été saisis sur le cliché aérien. Le bassin en béton de tuileau, les drains en fossés, les traces agraires et la grande quantité de tuiles romaines collectée évoquent en fait davantage un établissement rural du Bas-Empire. La distribution du plan notamment, en galerie et espace central longitudinal, fait songer à une cour à portique accostée d'un cellier, d'une grange ou d'un entrepôt, salles connues par ailleurs dans des parties agricoles de certaines villae de Gaule narbonnaise telles La Pousaraque à Gignac-la-Nerthe, dans les Bouches-du-Rhône, La Gramière à Castillon-du-Gard et Saint-Martin 1 à Chabrillan dans la Drôme.

À l'issue de l'expertise, rien n'assure que cet ensemble ait évolué en lieu de culte chrétien, mais rien ne l'infirme non plus. En revanche, le site n'a livré ni mobilier ni structure évoquant la présence de thermes, tout comme aucun élément architectural relevant de la partie noble d'une villa n'a été repéré.